L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 MARS 1889. 62ème Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 4 MARS 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

1 an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Allemagne.

Le monde politique de Berlin se montrait ému depuis d'un article aux allures inspirées qui avaient paru dans un journal officieux, les *Nouvelles de Hambourg*. La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, c'est-à-dire l'organe semi-officiel de la chancellerie, a reproduit ce morceau de haute politique, ce qui en accentue encore la signification.

Il s'agit d'un avertissement au parti national-libéral. Il paraît que ce groupe, qui constitue, d'ordinaire, l'élément principal de la majorité gouvernementale, aurait observé, à propos du débat récemment soulevé au Reichstag sur l'épilogue Geffcken, une attitude de réserve qui aurait déplu en haut lieu. Les *Nouvelles de Hambourg* croient trouver l'explication de cette neutralité dans le désir du parti de ne pas mettre son prestige en péril dans le cas éventuel d'un changement de régime.

Dans le débat sur le projet relatif à l'Afrique orientale, le chancelier aurait donné à la plupart de ses adhérents l'impression qu'il payait, lui aussi, tribut à l'âge, et qu'il pourrait bien être enlevé soudainement (*recht schnell*) à sa patrie. En fondant leur politique sur cette hypothèse, les nationaux-libéraux s'exposeraient, au dire du journal de Hambourg, à de graves déceptions.

Tout d'abord, l'effet produit par la dernière apparition du chancelier en public tiendrait à des causes accidentelles. Ce jour-là, le prince de Bismarck avait fait acte de présence au Reichstag, contrairement à l'avis de son médecin. La séance s'était prolongée de façon à l'empêcher d'obéir à certaines prescriptions médicales. Il était, au moment où il a parole, dans un état de souffrance tel que quelque autre plus préoccupé du soin de sa santé que de l'intérêt général, a remis son discours à un autre jour, et qui n'a suffisamment son état d'affaissement.

Enfin, les *Nouvelles de Hambourg* ajoutent que ce serait se tromper grossièrement que de spéculer sur une prompte disparition du chancelier. Elles ajoutent que, dans ce cas, on aurait tort de compter sur un changement de politique. " Sans vouloir contester une particule — le comte Herbert Bismarck, tout en restant ministre des affaires étrangères, ne deviendrait pas l'homme d'Etat dirigeant dans le véritable du sens où l'était son père; il est probable qu'un autre homme d'programme (*Programm-Mann*) ; que le comte de Waldersee ou tout autre, prétendrait cette succession."

Après avoir ouvert cette perspective devant les nationaux-libéraux, l'article précieux expose qu'un homme d'Etat de valeur du chancelier a le droit de demander qu'on lui fasse crédit, même lorsqu'il ne peut rendre publics tous les motifs de tel ou tel de ses actes. Ainsi, dans l'affaire Geffcken, le parti national-libéral aurait dû comprendre qu'il pouvait y avoir un but secret à poursuivre, par exemple, continue assez mystérieusement le journaliste inspiré — de constater, de la façon la plus éclatante, dans un cas particulier, les conséquences pénibles, dangereuses pour l'Etat, que peut entraîner une trop grande complaisance dans certaines personnalités de l'entourage intime du souverain ou de l'héritier du trône. Nous croyons que la conduite du chancelier dans cette affaire s'est inspirée du vieux dicton : "N'achète pas chat en poche" (*Trau, schau, wem*), et qu'elle a reçu également, à cet égard, l'approbation de l'empereur."

Enfin, l'article se termine en adjurant les nationaux-libéraux de ne pas se ménager des regrets (*nachsehen*) en croyant déployer une grande prévoyance (*vorsehen*) et de ne pas compromettre, " en se laissant guider par l'impatience prématurée ou la vanité blessée de certaines personnages, les fruits de leurs grands services, fruits qui, autrement, leur tomberaient, d'eux-mêmes, dans la bouche."

Tel est cet article, auquel la *Gazette de l'Allemagne du Nord* donne, en le reproduisant intégralement, un haut caractère d'authenticité, et qui, en révélant des faits du plus grand intérêt, jette, en outre, une vive lumière sur l'état des partis et des esprits en Allemagne après les six premiers mois du nouveau règne.

A LA REQUETE GENERALE, ET EN VUE DE LA CELEBRATION DES FETES DU MARDI-GRAS, LE BOCK BEER DE LA LOUISIANA BREWING COMPANY SERA PARTOUT EN VENTE, SAMEDI, LE 2 MARS, ET LUNDI, LE 4 MARS.

LA RÉFORME ÉLECTORALE EN FRANCE. —L'ADOPTION, PAR LE SÉNAT, DE LA LOI DU SCRUTIN UNINOMINAL, ADOPTÉE PAR LA CHAMBRE.—LES PROCHAINES ÉLECTIONS.—Nous lisons, dans la *République Française* :

On doit féliciter le Sénat d'avoir montré tant d'empressement à voter la loi du scrutin uninominal, adoptée par la Chambre des députés. Il a permis ainsi d'ajourner des élections devenues tout à fait inutiles et qui ne s'imposaient plus, en plein changement du mode électoral. Le département du Nord sera tout le premier reconnaissant au Sénat de n'être pas obligé de procéder à cette élection du 17 février, qui semblait, vraiment, trop choquante au lendemain du jour où la Chambre avait renoncé au scrutin de liste.

Le pays sait, aujourd'hui, dans quelles conditions il sera appelé à voter cette année. Les républicains, les patriotes, les amis de la liberté dans toutes les parties du pays, peuvent se mettre à l'œuvre pour opposer, aux entreprises de la dictature boulangiste, des barrières infranchissables. Dans chaque circonscription, ils pourront choisir des hommes sûrs, connus, qui ont fait leurs preuves, qui ont donné des gages à la liberté et au pays. La vogue des charlatans est finie, espérons-le. Le plébiscite boulangiste démembré aura quelque peine à rapprocher ses troupes frétillantes.

Au restaurant :

—Garçon ! c'est pour moi ce homard ?

—Oui, monsieur, le voici.

—Hum ! dites-donc, mon ami, entre nous, êtes-vous sûr qu'il soit bien frais ?

—Pour ça, monsieur, je ne puis vous dire, il n'y a que dix jours que je suis ici !

Fragment de dialogue conjugal :

—Avez-vous lu dans le journal, mon ami, qu'il suffit, pour calmer les flots irrités, de verser de l'huile dans la mer ?

—Oui, ma chère, et je te prie d'avoir toujours quelques bidons d'huile à la maison. Je veux faire une expérience sur la mère, qui est souvent orageuse.

Un Auvergnat se présente au bureau des passports.

—Je voudrais un passeport.

—Pour la France, ou pour l'étranger ?

—Ni pour l'un ni pour l'autre, c'est pour la Limouche.

FEUILLETON.

VIF-ARGENT.

1723.

Par Paul Saunière.

—Suite—

—Jamais, au grand jamais, madame ! répondit Jean stupéfait.

—Et M. Michaud non plus ? demanda encore la comtesse.

—Mais à quel sujet, madame ? fit Jean, qui comprenait de moins en moins le sens de ce long interrogatoire. Quelles confidences mes parents avaient-ils à me faire ? Ma mère était remplie pour moi de sollicitude et de tendresse. Mon père m'adorait et m'aime encore si aveuglément que je lui ferais jeter demain par la fenêtre les millions qu'il a gagnés, si j'exigeais de lui ce sacrifice.

—Oui, vous avez raison, monsieur, dit Mme de Montbazin, dont les yeux s'étoilèrent, tandis que son visage reprenait insensiblement son expression ordinaire de morne tristesse. C'est moi qui divague.... qui deviens folle par moment... Mais si vous savez que de calamités ont abreuvé ma vie !....

Deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux, tandis qu'un sanglot déchirait sa poitrine.

—Allons, mère, du courage ! fit Julien, en lui prenant la main. Ne pouvez-vous jamais oublier ce passé qui vous tue ? Ne prendrez-vous pas en pitié le chagrin que vous me causez, quand je vous vois ressusciter les lugubres souvenirs qui vous assiègent ?

—Ah ! que veux-tu ? s'écria-t-elle avec une explosion de sourde douleur. Est-ce ma faute, à moi, si ces souvenirs me hantent ? Pourquoi Dieu, qui donne aux autres la force d'oublier ce qu'ils ont souffert, me refuse-t-il cette grâce, à moi, qui ai consumé dans les larmes et la prière la plus belle moitié de mon existence ?

A ces mots, elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine. En un instant, de l'éclair qui avait brillé dans ses yeux, de la vie qui l'avait animée dès le moment où Jean avait paru, il ne resta plus rien qu'un corps inerte, qu'un œil sans regard, aux cils duquel perlait encore une larme de désespoir.

Julien en profita pour se lever de table.

—Va m'attendre dans ma chambre, dit-il tout bas à Jean.

Puis il s'avança vers la comtesse, lui prit le bras, la força doucement à le suivre et la reconduisit dans son appartement, où il la laissa entre les mains de sa femme de chambre.

Quelques minutes après, il vint retrouver Jean, que ce spectacle avait péniblement émotionné et qui se demandait s'il n'y avait réellement pas un peu de folie dans la scène bizarre à laquelle il venait d'assister. A quoi ou à qui songeait la pauvre dame ? Quels regrets éternels la hantaient ? De quelle ingénérisable blessure saignait ce cœur usé ?

C'était étrange. Il n'avait jamais vu la comtesse et il lui semblait qu'il ressentait le contre-coup de la douleur dont elle pleurait, des angoisses qu'elle avait laissé deviner.

Fort heureusement, Julien vint l'arracher à ces sombres pensées. Il lui raconta comment le régent, ayant pris fait et cause pour sa fille contre Dubois, avait engagé Mme de Coissy à reprendre possession de son hôtel, en lui donnant sa parole de gentilhomme qu'elle y serait à l'abri de toute surprise.

—Et Barberousse ? demanda Jean, sera-t-il poursuivi ?

—Il l'aurait été certainement, si Dubois ne lui avait pas donné le temps et tourni les moyens de se sauver. Il doit être loin de Paris, à l'heure qu'il est.

—Eh bien ! mon ami, tu te trompes. Pas plus tard qu'hier soir je l'ai vu planté devant l'hôtel de la baronne. Donc, il en veut encore à quelqu'un, et comme il ne peut plus rien contre Mme de Coissy qui contre toi, c'est sur moi qu'il espère se venger de la disgrâce dans laquelle nous l'avons fait tomber.

Il l'instruisit alors des précautions qu'il avait prises et lui donna le numéro et la rue de la maison qu'il habitait.

—Si tu as quelque chose de nouveau à m'apprendre, dit-il, écris-moi sous le couvert de *Firmin*.

Quant à moi, je ne désespère pas de pouvoir venir te voir de temps en temps, à pareille heure, afin que tu puisses donner de mes nouvelles à mon pauvre père, qui se lamente et a dix fois plus peur que moi de la lettre de cachet dont Barberousse est toujours armé.

—Sois tranquille, promit le comte. Dans aucun cas ta captivité ne saurait être de longue durée. Dubois est gravement malade, assure-t-on, et le mal dont il est atteint est de ceux qui ne pardonnent guère. Or c'est de lui seul que nous aurions quelque chose à craindre s'il recouvrait la santé. Je te tiendrai donc au courant des phases de sa maladie.

A ces mots, ils se séparèrent.

Jean rentra chez lui sans encombre et se soumit assez patiemment d'abord à la reclusion qu'il s'imposait ; mais au bout de huit grands jours, incapable de tenir en place, il s'en alla, le soir venu, rôder sous un déguisement devant l'hôtel du faubourg Saint Honoré.

Il ne comptait nullement pas voir Andrée, mais le rapprocher d'elle était pour lui une jouissance dont il ne pouvait pas se passer plus longtemps.

C'était dans les premiers jours de juillet et par une si admirable soirée que, de loin, Jean aperçut, toutes grandes ouvertes, les fenêtres de l'hôtel.

Il s'avança, mais avec précaution, s'imaginant toujours voir surgir de quelque coin obscur l'épaisse silhouette de Barberousse. Très heureusement l'aventurier n'était pas là.

Jean s'approcha de l'hôtel et vit distinctement à la fenêtre la baronne et ses filles, en compagnie de Julien.

Sous le déguisement dont il était affublé, il lui était impossible de se faire reconnaître du dehors à pareille heure. Il allait donc traverser le faubourg et pénétrer dans l'hôtel, lorsqu'un homme d'assez mauvaise mine, qui l'observait depuis quelques instants, le frôla en passant et le regarda avec tant d'attention que Jean s'arrêta court.

Mis en défiance à son tour, il observa cet homme, le vit se planter à quelques pas, dans l'angle d'une porte, et se croiser les bras.

—Hum ! pensa-t-il. Voilà qui sent d'une lieue son Barberousse ! Bien sûr, si ce n'est pas lui, c'est quelqu'un des siens.

Pour s'en assurer, il erra quelques instants de droite à gauche, toujours suivi à la même distance par ce mystérieux personnage.

Il ne pouvait plus en douter, cet agent l'avait reconnu, le guettait et ne le quitterait plus avant de savoir où il demeurait.

—Attends, pensa Jean.

Aussitôt, tournant brusquement l'angle de la rue voisine, il se mit à fuir à toutes jambes dans une direction opposée au chemin qu'il aurait dû prendre.

Quand l'agent arriva au coin de la rue, Jean avait sur lui plus de trois cents pas d'avance. De rue en rue, de détours en détours, il le fit courir ainsi pendant un gros quart d'heure, jusqu'à ce que le malheureux, éppiné, se vît contraint de renoncer à le poursuivre.

Jean put alors rentrer tranquillement chez lui. N'importe. S'il avait échappé à ce limier, la surveillance dont il était l'objet lui prouva que Barberousse n'avait pas désarmé.

Pour comble d'infortune, le régent de Julien, le lendemain matin, une lettre alarmante dans laquelle celui-ci lui donnait des nouvelles de Michaud et du premier ministre.

"Ton absence, écrivait-il, cause à ton père un chagrin que j'ai grand peine à calmer. J'ai cependant fini par lui faire comprendre hier que tu devais plus que jamais éviter de te laisser prendre.

"En effet, Dubois a fait transporter la cour de Versailles à Meudon, afin d'être plus à portée des secours dont il a besoin.

"Le bruit court qu'il va mieux et qu'il doit assister dans douze jours à la grande revue que notre jeune roi, dont la majorité approche, doit passer de sa maison. Est-il réellement en voie de convalescence ? Le vieux renard n'entend-il que donner le change aux bruits fâcheux qui lui font courir sur sa santé ? C'est ce que je te ferai savoir avant peu.

"Pour le moment, reste coi et pas d'imprudence ! Tes ceux qui s'intéressent à toi vont bien et te plaignent de tout leur cœur. J'ai même cru remarquer qu'Andrée..... mais non, je me suis peut-être trompé. Il vaut mieux n'en pas parler.

Cette maudite lettre, qui recommandait à Jean la prudence, se terminait par une phrase qui n'était pas faite pour lui faire observer d'aussi sages recommandations.

Qu'avait donc remarqué Julien ? Est-ce qu'Andrée avait laissé échapper quelque parole inconséquente ? La baronne avait-elle deviné l'amour que Jean ressentait pour sa fille ? En avait-elle montré du ressentiment ? Allait-il perdre ainsi pour toujours l'occasion de revoir celle qu'il aimait ?

Le soir même, il résolut d'éclaircir ce doute affreux. Il se rendit à l'hôtel de Montbazin, mais il lui fut répondu que le comte venait de prendre son service aujourd'hui même et ne reparaîtrait pas de huit jours à l'hôtel.

Jean s'en retourna, très perplexe, et comme la nuit était déjà très avancée, il ne voulut point passer si près de son père sans l'embrasser.

En effet, de la rue Culture-Sainte-Catherine à la rue Saint-Paul, il n'y avait qu'un pas. Il le franchit rapidement, pénétra dans l'appartement de Michaud et ne fut pas médiocrement surpris du changement qui s'était opéré sur les traits et dans l'attitude du robuste vieillard.

Quand se fut apaisée l'effusion de tendresse que cette visite inattendue causait à son père, Jean, de sa voix la plus caressante, lui demanda s'il avait été malade.

—Malade... non, répondit évasivement Michaud, mais c'est plus fort que moi. Depuis de si longues années je suis habitué à la présence que je ne puis plus vivre sans toi. A chaque instant il me semble que l'on va m'annoncer un malheur. Et quel malheur plus grand pourrait m'atteindre à mon âge que de te perdre, mon cher enfant !

Jean lui promit de n'agir qu'avec une extrême circonspection et parvint, non sans peine, à calmer les inquiétudes de son père.

Pour faire diversion à son chagrin, il lui conta la visite qu'il avait faite à Mme de Montbazin et lui fit part, en riant, des questions bizarres qu'elle lui avait adressées.

Bien loin de partager cette hilarité, Michaud paraissait souffrir davantage, car il était devenu tout pâle.

VIII

COMMENT MICHAUD ÉTAIT DEVENU PÈRE.

Jean remarqua sans peine le malaise qui s'était emparé du brave homme, mais il en attribua l'effet à l'émotion que sa visite inattendue lui avait causée.

Il le réconforta de son mieux et s'éloigna, après lui avoir promis de ne pas le laisser longtemps sans nouvelles.

Pourtant, comme il n'avait rien de mieux à faire que de songer, pendant le long trajet qu'il lui fallait parcourir, le trouble que n'avait pu dissimuler son père, le sourire forcé qui grimaçait sur ses lèvres, la pâleur qui avait envahi son visage, lui revenaient à la mémoire. Et il cherchait inutilement quelle corrélation lointaine pouvait exister entre ces symptômes d'inquiétude et ceux que la comtesse de Montbazin avait également manifestés en le voyant.

C'était tellement inexplicable, que ne trouvant à ce problème aucune solution plausible, il reporta ses pensées sur Andrée, dont il ne pouvait se consoler d'être indéfiniment séparé.

Il réintégra sa prison, mais non pas sans une sourde révolte et se demanda si sa disrétion n'était pas de la bêtise, quand il avait empêché son père d'agir auprès du cardinal Fleury, pour lui faire obtenir sa liberté.

Maintenant, il était trop tard. Aussi, pendant une dizaine de jours encore, Jean confina dans le petit jardin de la rue de Suresne les doutes et les impatiences dont il était dévoré.

Enfin arriva une lettre de Julien !

"Dubois, disait-il, a assisté avant-hier à la revue dont je t'avais parlé et y a reçu les honneurs que l'on rend au premier ministre. Un quart d'heure avant l'arrivée de Sa Majesté, il montait à cheval et passait devant les troupes. Les drapeaux s'inclinèrent, les officiers le salurent de l'épée, les tambours battirent, les clairons sonnèrent.... Mais il paya cher cette satisfaction éphémère. Le mouvement du cheval fit crever un abcès dont il souffrait et il fallut le porter sur son lit.

"Lapeyronie, qu'on a fait appeler aussitôt, prétend qu'une opération terrible est nécessaire. Encore ne croit-il pas que le patient y survivra.

"Donc un peu de patience, cher ami. J'espère que tu n'auras bientôt plus rien à craindre de Dubois, ni de Barberousse, et que tu nous seras enfin rendu.

"Ton père ne va pas très bien. Les deux dernières fois que je l'ai vu, il m'a paru inquiet, agité, un peu fiévreux même. Ce n'est pas étonnant. Le pauvre homme l'aime tant qu'il ne peut se faire à ton absence.

"Il est toujours question de toi très souvent chez la baronne. Tu es véritablement le remords de sa vie. Elle ne peut se pardonner d'avoir causé ta disgrâce, fait couler ton sang et compromis ta liberté."

Après avoir lu cette lettre, Jean bondit de son fauteuil.

Décidément il n'y pouvait plus tenir. Depuis plus de vingt jours qu'il se cachait, il ne savait que par Julien ce qui se passait autour de lui. Ce n'était plus vivre. A tout prix, il franchirait ces murs étroits dans lesquels il étouffait.

Que risquait-il après tout ? D'après la lettre du comte, Dubois était au plus mal. Donc Barberousse ne devait plus porter si haut la tête. Et qui sait ?.... Les de monter sans succès sa scélérate vengeance contre l'hôtel de Coissy, peut être avait il renoncé à la surveillance qu'il y exerçait.....

On se persuade aisément ce que l'on voudrait croire. Jean en arriva à se convaincre qu'il ne courait plus aucun danger et se promit, le jour même, d'aller rendre visite à la baronne, ou plutôt à Andrée, car c'est elle surtout qu'il brûlait de revoir.

Cependant il ne pouvait guère, à visage découvert et en habit de ville, aller frapper à la porte de l'hôtel ; c'eût été sottement courir au devant d'un péril qu'il était facile de conjurer.

Il songea alors à ce costume de pâtissier que Firmin lui avait apporté. Il appela aussitôt son valet de chambre, le chargea d'acheter une manne en osier et, vers sept heures du soir, au moment du souper, après avoir placé dans cette manne quelques ustensiles de cuisine, il se dirigea vers le faubourg Saint-Honoré.

Arrivé devant la porte, il frappa. Le portier ne fit naturellement aucune difficulté pour le laisser passer, lui indiqua l'endroit où se trouvait la cuisine et rentra dans sa loge.

Quant à Vif-Argent, au lieu de suivre le chemin qu'on lui avait enseigné, il gravit le grand escalier, déposa sur le palier du premier étage la manne qu'il portait sur la tête, et se trouvant là aucun domestique pour l'annoncer, il franchit la première porte qu'il rencontra.

Il ne connaissait pas l'hôtel. La seule fois qu'il y fût venu, c'était à neuf heures du soir, pour y prendre et pour accompagner la baronne à Vouville. Encore n'avait-il pas pénétré dans les appartements, puisqu'il avait attendu dans la cour, tandis que Julien allait chercher Mme de Coissy.

Après avoir poussé cette porte, Jean entra dans une sorte d'antichambre, sur laquelle donnaient trois autres portes. Laquelle était celle du salon ? Il l'ignorait. Au hasard, il ouvrit celle du milieu et s'avança timidement.

Un petit cri d'effroi se fit entendre.

Une femme se leva soudain, abandonnant l'ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait, et se dirigea en courant vers la pièce voisine ; mais non pas assez vite pour que Jean n'eût pas reconnu Andrée.

—De grâce, mademoiselle, supplia-t-il n'ayez pas peur et écoutez-moi !

Au son de cette voix bien connue, elle se retourna.

—Oui, mademoiselle, reprit-il, c'est moi qui ai mieux aimé paraître à vos yeux sous ces vêtements ridicules que de renoncer plus longtemps à la joie de vous revoir.

Partagée entre le plaisir divin qu'elle éprouvait à l'entendre et la crainte de se laisser surprendre, Andrée hésitait. Jean ne lui donna pas le temps de choisir. S'approchant d'elle, il lui saisit la main, qu'il embrassa, et se laissa tomber à ses genoux.

—Une minute ! Une seule, je vous en conjure, Andrée ! Dites moi que vous n'avez pas cessé de penser à moi, que vous excusez mes folles espérances, que vous les partagez et que notre immuable amour triomphera de tous les obstacles.

Il n'avait pas achevé cette phrase qu'une porte latérale s'ouvrit pour livrer passage à la baronne.

Elle était entrée si brusquement que Jean n'avait pas eu le temps de se relever. Tout d'abord, elle demeura stupéfaite du spectacle auquel elle assistait ; mais, quand elle se redressa pour balbutier quelques paroles d'excuse, elle le reconnut et le rouge de la colère lui monta au front.

D'un geste autoritaire elle montra du doigt la porte à Andrée, qui se tenait immobile, la tête basse, paralysée de honte et d'effroi.

Elle sortit, en se voilant le visage de ses deux mains et versant d'abondantes larmes.

—Monsieur, dit la baronne à Jean, sans lui donner le temps de placer un mot, si peu que j'aie entendu de vos étranges paroles, j'en suis assez pour être cruellement éclairée sur l'abus de confiance que vous avez commis. Ce que vous avez fait est lâche et vil. Vous avez beau vous indigner, je n'ai rien à retrancher de ce que j'ai dit. Si vous aimiez ma fille, c'était à moi qu'il eût été convenable d'en faire l'aveu. Votre situation, à défaut de votre délicatesse, vous en crédit le devoir impérieux. Au lieu d'agir loyalement envers moi, vous avez préféré surprendre le cœur et la bonne foi d'une enfant, que son inexpérience même aurait dû protéger contre vos audaces. Vous avez fait peut-être le malheur de sa vie. C'est un jeu auquel, par le temps qui court, vos pareils s'amusent quelquefois, mais auquel je ne saurais me prêter. Je vous prie donc de sortir à l'instant, si mieux vous n'aimez que je vous cède la place.

A ces mots, du même geste hautain, elle fit signe à Jean de s'éloigner.

Le pauvre garçon voulut essayer de se justifier, mais Mme de Coissy, sans daigner l'entendre, lui tourna brusquement le dos et disparut.

Il demeura seul, confondu, dévorant l'affront qu'il avait mérité. Oui, la baronne avait raison. Il avait commis une lâcheté. Le mépris dont il supportait le poids en était le juste châtiment.

Il s'en alla, le cœur brisé, comprenant que c'en était fait de son bonheur et de son amour. Que lui importaient désormais la liberté, la vie même ? N'était-ce pas la mort qu'il emportait dans sa fuite ?

Il ouvrit la porte de la rue, chancelant comme un homme ivre. Le sang lui bourdonnait aux oreilles, ses jambes se dérobaient sous lui, il ne voyait et n'entendait plus rien.

Soudain trois hommes se jetèrent sur lui. Il eut une lueur de raison, une velléité de résistance, car il avait reconnu Barberousse ; mais il venait d'être si rudement éprouvé que la lutte était réellement trop inégale.

En un clin d'œil, il fut garotté et hissé dans une chaise, à la portière de laquelle se plaça Barberousse, jubilant de joie féroce et de vengeance satisfaite.

—A la Bastille ! cria-t-il aux porteurs.

En un instant aussi, un rassemblement s'était formé autour de la chaise, si compact, si impénétrable, que Julien, qui venait rendre visite à la baronne, ne put distinguer aucun des personnages que la foule entourait.

—Que vient-il donc d'arriver ? demanda-t-il pourtant.

—C'est un jeune pâtissier, que l'on vient d'arrêter et que l'on conduit à la Bastille, répondit un curieux.

Un pâtissier à la Bastille ! ce n'était pas vraisemblable. Aussi ce fut justement cette invraisemblance qui donna au jeune comte un pressentiment de la vérité.

En toute hâte, il pénétra dans l'hôtel et tomba comme une bombe dans le salon de la baronne.

—Est-ce que Jean est venu, ici ? demanda-t-il.

—Pour notre malheur, oui, répondit Mme de Coissy, dont la colère faisait encore trembler la voix.

—Sous un déguisement, n'est-ce pas ? fit aviolent le comte.

—Oui, vous l'avez donc vu ? L'infâme vous a donc dit....

—Plus de doute ! ce pâtissier qu'on vient d'arrêter devant votre porte, c'est lui ! s'écria Julien, sans s'arrêter aux singulières paroles dont la baronne accompagnait ses réponses.

—Comment ! On l'a arrêté ? fit Mme de Coissy. Eh bien ! tant mieux ! Il n'a que ce qu'il mérite.

Pour le coup, le jeune officier n'y comprenait plus rien.

—Mais au fait, qu'avez-vous ? interrogea-t-il. D'où vient le courroux où je vous vois ? Que signifient les paroles que vous venez de prononcer ?

Toute frémissante encore de l'indignation qui l'agitait, elle lui confia le secret qu'elle avait surpris.

—Je conçois que cela vous étonne, madame, dit Julien, mais il y a six semaines au moins que j'en ai reçu la confidence.

—Et vous ne m'en avez rien dit ! lui reprocha la baronne.

—Par la raison bien simple que ce secret ne m'appartenait pas. D'ailleurs Jean lui-même ignorait alors que c'était Andrée dont il était amoureux. Il l'avait rencontrée à Versailles et s'en était épris, sans savoir qui elle était. C'est à Neuville seulement qu'il l'a reconnue et, depuis cette époque, je vous le jure, il n'a pas une fois été question d'elle entre lui et moi.

—Mais alors où et quand se sont-ils parlé ? demanda Mme de Coissy.

—Je l'ignore, madame, mais je vous supplie de vous apaiser. Nous ne devons oublier, ni les uns ni les autres, que si nous avons échappé aux embûches de Barberousse, c'est à Jean que nous en sommes redevables. Il y a dépensé son temps, son argent, son rang même : cela mérite bien de notre part un peu d'indulgence, pour un mal qui n'est peut-être pas aussi grand que vous l'imaginez.

—A ! Dieu vous entende ! gémit la baronne.

—C'est au contraire à notre tour d'agir en sa faveur avec le même dévouement qu'il nous a montré, poursuivi le comte. Pour ma part, je cours à l'instant porter à son père cette grave nouvelle, afin qu'il use de son influence auprès du cardinal Fleury, pour obtenir l'élargissement de notre pauvre ami.

Aussitôt, laissant Mme de Coissy aux prises avec les remords que ces généreuses paroles avaient soulevés en elle, il se rendit chez Michaud. Avec toutes les précautions imaginables, il lui apprit le fâcheux événement dont il avait été presque le témoin.

Le brave homme retrouva sur-le-champ toute son énergie. Malheureusement il ne pouvait pas, à cette heure, partir pour Versailles, où la cour était revenue. Ce ne fut que le lendemain matin qu'il se mit en route ; mais il ne put guère avant onze heures pénétrer chez le cardinal, que les devoirs de sa charge retenaient auprès du jeune roi.

Enfin il fut introduit chez son Eminence, à qui il raconta d'une voix émue l'inqualifiable vengeance dont son fils avait été victime.

Fleury avait entendu parler du scandale de Choiles et savait que le régent avait dû s'interposer pour y mettre fin.

—Sois tranquille, mon bon Jacques, lui dit-il. Je connais cette déplorable histoire. J'en toucherai deux mots au régent à la première occasion. Il serait monstrueux, après avoir donné raison à Mme de Coissy, qu'il punisse cet infortuné Jean de l'avoir si bien défendue.

Sur ces bonnes paroles, Michaud revint à Paris.

Pendant toute une longue nuit, la baronne, de son côté, avait mûrement réfléchi.

Le matin, après avoir interrogé Andrée, qui, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, lui avait confessé toute la vérité, Mme de Coissy fut prise d'une terrible perplexité.

Elle ne pouvait pas en douter : sa fille aimait Jean Michaud. Jean Michaud, le fils d'un tailleur ! Malgré les millions que possédait son père, c'était dur à constater. Que faire ? Fallait-il lutter à outrance contre ce fatal amour ?

Devait-elle sacrifier son orgueil et donner à ce fils de vilain cette fille de gentilhomme ? Elle avait beau se raisonner, il lui paraissait impossible d'accepter cette humiliante nécessité.

Après son dîner, elle se décida à aller trouver la comtesse de Montbazin, à lui soumettre la situation difficile dans laquelle elle se trouvait et à lui demander conseil.

Après l'avoir écoutée avec la plus grande attention, la comtesse releva la tête, très visiblement impressionnée par ce long récit.

—C'est singulier ! murmura-t-elle. Toujours ce Jean Michaud !....

—C'est juste ! Tu as dû souvent entendre parler de lui par ton fils, dit la baronne.

—Mieux que cela, ma chère. Je l'ai vu, je lui ai parlé.

—Oh donc ? Dans quelles circonstances ?

—Ici même, il y a quinze jours au plus, répondit Mme de Montbazin. Ayant appris par Julien avec quelle générosité il vous avait servis, tous les deux, j'ai tenu à l'en remercier moi-même.

—Mais je t'ai vue quatre ou cinq fois depuis et tu ne m'en as pas dit un mot ! se récria la baronne.

—Non, fit Mme de Montbazin d'une voix étouffée.

—Pourquoi ?

—Parce que je voulais l'oublier.

—L'oublier ? répéta la baronne étonnée. As-tu donc, comme moi, des raisons....

—J'en ai de bien autrement graves ! interrompit la comtesse, en hochant douloureusement la tête.

—Lesquelles ? ne peux-tu pas me les dire ?

—Je le voudrais et je n'ose pas, fit Mme de Montbazin, qu'un frisson parcourut de la tête aux pieds. Et pourtant est-il possible qu'une telle ressemblance soit un jeu du hasard, que j'aie ressenti pour cet inconnu l'indicible émotion que la vue de ce jeune homme a provoquée dans tout mon être ?

—En vérité, je ne te comprends pas, fit la baronne avec une nuance d'inquiétude. D'où te vient cette agitation ? A quelle ressemblance fais-tu allusion ?

—Comment ! tu ne le devines pas ? dit la comtesse. Tu ne te rappelles donc pas M. de Montbazin ?

—Si vraiment, quelque je ne l'aie pas beaucoup connu. Vous êtes allés habiter la province aussitôt après ton mariage et le comte est mort si jeune....

—N'importe.. Tu te souviens assez de lui pour me dire si je suis une hallucinée et si ce Jean Michaud n'en est pas le portrait frappant.

—C'est vrai ! s'écria Mme de Coissy. Sans avoir jamais rapproché dans ma pensée les traits, la taille, la tournure de Jean avec ceux du comte, il m'est arrivé dix fois, en le regardant, de m'imaginer que je l'avais déjà vu.... Oui, c'est bien cela.... A présent que mes souvenirs se précisent, je suis de ton avis. Il y a entre eux une ressemblance étonnante.

—Ainsi, je ne l'ai pas rêvé, reprit joyeusement la comtesse.

—Non, mais ce n'est pas là, comme tu le disais tout à l'heure, qu'un jeu du hasard.

—Attends. Nous ne sommes pas au bout. J'ai interrogé ce Jean Michaud, comme tu penses bien. Or, sais-tu ce qu'il m'a appris ?

—Quoi donc ?

—Ecoute bien. D'abord il a vingt-quatre ans et demi. Son père était tailleur à Lodève avant de venir à Paris, et il y est arrivé au commencement de septembre de 1700....

—Vraiment ? ensuite ?....

—Or, poursuivit Mme de Montbazin, l'âge de Jean, tu le vois, est exactement celui qu'aurait Emmanuel. Lodève est à douze lieues de Montpellier, sur la route même de la propriété que j'habitais à cette époque. Enfin Michaud est venu se fixer à Paris en septembre 1700, c'est-à-dire deux mois et demi après le jour où mon second fils m'a été volé.

—En effet, voilà qui est extraordinaire ! s'écria Mme de Coissy.

—Et si je te disais maintenant que Jean ne sait pas au juste où il est venu au monde, que de son propre aveu il n'a jamais eu entre les mains son acte de naissance, ne comprendrais-tu pas alors quelles folles espérances avaient germé dans mon esprit, pourquoi je me efforçais de les chasser, pourquoi je ne t'ai rien dit jusqu'ici de ces rapprochements de lieux, de dates, des coïncidences étranges au sein desquels je me débats depuis quinze grands jours ?

—Et tu as eu tort, ma chère amie, répliqua la baronne, car il y a un moyen bien simple d'éclaircir ces obscurités.

—Lequel ? fit avidement Mme de Montbazin.

—C'est de faire venir ici M. Michaud, de lui raconter dans quelles circonstances ton second fils a disparu, de l'assurer qu'elles ne provoquaient de sa part aucune confidence et, enfin, si réellement il n'a rien à te dire, d'exiger de lui qu'il produise l'acte de naissance de son fils.

—Oui, c'est une excellente idée, fit la comtesse ; mais je n'aurai jamais le courage ni le sang-froid nécessaires pour lui faire ce douloureux récit, ou lui arracher ces aveux.

—Qu'à cela ne tienne, proposa Mme de Coissy. Si tu m'y autorises, je m'en charge.

—Quoi ! tu consentirais....

—A l'instant, si tu le veux.

A ces mots, la baronne s'assit devant un bureau de marqueterie, y prit une plume, du papier, et écrivit :

" Pour affaire urgente, Mme la comtesse de Montbazin prie M. Michaud de passer chez elle au reçu de ce billet."

Alors, après y avoir inscrit l'adresse, elle sonna. Un domestique accourut.

—Portez sur-le-champ cette lettre à M. Michaud et, s'il est chez lui, ne revenez pas sans réponse. Surtout ne perdez pas une minute !

En moins d'une heure le domestique était de retour.

—M. Michaud arrivait de Versailles, dit-il ; mais, après avoir pris connaissance de ce billet, il a devant moi commandé sa chaise. Dans un instant il sera ici.

En effet, quelques minutes après, on frappait à la porte de l'hôtel. C'était Michaud qui, quoiqu'un peu fatigué de son voyage à Versailles, s'empressait d'accéder aux désirs de la comtesse.

A son grand étonnement, ce fut Mme de Coissy qui le reçut.

Elle commença par décliner son nom, puis lui annonça que Mme de Montbazin, étant un peu souffrante, l'avait priés de le recevoir à sa place.

—Cela n'a d'ailleurs pour le moment aucune importance, ajouta-t-elle. Il s'agit d'une histoire assez longue, que je puis vous raconter aussi bien qu'elle. Donnez-vous la peine de vous asseoir et veuillez m'écouter avec la plus grande attention.

Michaud, un peu surpris, se laissa choir sur le fauteuil que lui désignait la baronne et prêta l'oreille.

—Monsieur, dit-elle aussitôt, j'ai été élevée avec la comtesse, dont je suis la plus intime, je peux même dire la seule amie. Vous comprendrez donc aisément que je dois très au courant des événements qui ont traversé sa vie, et que je vous demanderai la permission de v